

# LA VALISE.

L'honnête fermier Martin avait cinq enfants, trois garçons et deux filles. C'était la sa plus grande richesse; car du reste, quoiqu'il fût un agriculteur diligent et entendu, et que Gertrude, sa femme, le secondât avec tout le zèle d'une bonne ménagère, il n'avait pu parvenir à amasser quelque bien, et se voyait souvent exposé à de dures privations, ce qui lui causait d'amers soucis, surtout lorsqu'il jetait les yeux sur sa nombreuse famille.

Le bien qu'il cultivait appartenait à un seigneur qui vivait dans la capitale, et dont l'intendant existait avec sévère sur l'exécution de ses ordres. L'argent à cet égard n'était pas prêt, l'exécution et la saine s'envenimait inévitablement. C'est ce que Martin avait, et jusque-là il avait évité soigneusement de s'y exposer. Mais pour le moment il était dans le plus grand embarras, car le terme des redevances, et à peine avait-il réuni la moitié.

Triste et découragé, il labourait un champ à proximité de la grand route. Tandis qu'assis sur sa charrue pour prendre son frugal déjeuner, il réfléchissait sur sa fâcheuse position, il aperçut dans le fossé de la route quelque chose de rouge. S'en étant approché, il vit que c'était une valise qui probablement était tombée de la voiture d'un voyageur, car il y avait encore à l'entour des cordes en partie défilées et usées par le frottement.

Martin eut de la peine à soulever cette valise, tant elle était lourde. Confiant à son aîné, garçon de huit ans, la garde des chevaux de labour, il chargea la valise sur ses épaules, et alla la porter chez son curé auquel il la donna à garder, en le priant de faire publier cette trouvaille dans les journaux.

Le curé louch Martin de sa probité, fit appeler le préposé du village pour ouvrir la valise en sa présence et en faire l'inventaire. Il y trouva, outre des hardes et du linge, une somme de 3,000 ducats en or.

— Quel que soit le propriétaire de cette valise, dit le curé à Martin, il ne peut se refuser à vous donner une bonne récompense, et comme je connais votre gêne, je ne crains pas de vous donner 50 florins en son nom; avec cette somme vous pourrez payer votre redevance, et il vous restera encore ce que chose pour vos autres besoins.

Martin reçut cet argent avec reconnaissance, et courut à la maison faire part de son bonheur aux siens. Le curé ne manqua pas de faire insérer à plusieurs reprises dans plusieurs journaux des plus répandus l'annonce de cet objet trouvé; cependant personne ne se présenta pour le réclamer. Lorsqu'enfin trois ans s'étaient écoulés sur cet événement sans que le propriétaire de la valise se fût fait connaître, le curé pensa qu'il pouvait à bon droit la remettre à celui qui l'avait trouvée, et fit appeler Martin.

— Je vous remet, lui dit-il, cette valise avec ce qu'elle contient. Les hardes et le linge, vous pouvez vous en servir à votre usage; l'argent aussi, vous pouvez l'employer, mais vous ne devez vous considérer que comme l'administrateur de cette somme et la placer de manière à en rendre un compte fidèle à son propriétaire légitime et lui en restituer à l'instant la valeur s'il se présente encore, ce qui n'est guère probable. Ainsi dit le curé, et d'après son conseil, Martin résolut de faire l'acquisition d'une belle terre franche qui se trouvait à vendre dans le village au prix de 12,000 florins, et d'employer le surplus en améliorations de ce bien.

Cela eut lieu, et par suite de l'intelligente exploitation de Gertrude, ce bien au bout de dix ans valait 18,000 florins entre frères, et Martin était le plus riche paysan, et sa maison la plus propre, la plus élégante et la mieux meublée de son village.

Quoique Martin eût usé depuis longtemps les effets que la valise avait contenus, cette valise même lui restait toujours sacrée; il la gardait dans un coffre, l'époussetait souvent pour la serrer de nouveau sans en faire usage.

Quatorze ans s'étaient écoulés depuis que Martin avait fait son heureuse trouvaille. Il avait considérablement augmenté sa fortune par l'achat successif de champs voisins; ses enfants, au nombre de sept, en grandissant sous la sage direction de leurs parents, avaient à leur exemple acquis les vertus de leur père, et le goût du travail. Son puits, préparé par les leçons du digne curé, était sur le point de suivre les cours d'une université, les autres s'occupaient leur père dans les travaux de l'agriculture, et ses filles, modèles de sagesse et de dévotion, jouissaient de l'estime générale. En un mot, le père Martin était heureux sous ses rapports.

Un soir qu'après avoir achevé sa tâche, il était assis au milieu de sa famille, s'entretenant avec les siens de son exploitation, des plans qu'il formait pour leur avenir, tout cela en présence du curé qui venait souvent lui rendre visite, le garde-champêtre vint avertir Martin, qui depuis quelque temps avait été nommé prévôt du village, qu'un étranger très malade était couché derrière la haie de son jardin.

— Il faut lui porter secours, s'é-

cria Martin, et accompagné de son fils aîné il se transporta au lieu indiqué; là ils trouvèrent un homme pauvrement mais proprement vêtu, d'environ cinquante ans, à qui la faiblesse et la maladie ne permettaient pas d'aller plus loin. Sans l'importuner de questions, il le souleva, et, aidé de son fils, le porta à la maison, où il lui fit dresser un lit, pendant que la mère Gertrude lui préparait un litage nourrissant. Ne se contentant pas de cela, il envoya chercher le médecin du village. Celui-ci vint et déclara que la maladie de l'étranger était une forte fièvre occasionnée par la fatigue et l'épuisement; il prescrivit les remèdes nécessaires, donnant l'assurance que de bons soins et une diète fortifiante seraient les moyens les plus efficaces pour rétablir promptement le malade.

— Nous nous en faisons un devoir, dit Martin en priant le médecin de continuer ses visites. Il envoya sans délai chercher les remèdes prescrits, fit transporter le malade dans la chambre qu'il lui avait fait préparer, lui donna du linge pour le changer et recommanda à tous les siens de ne laisser manquer de rien l'hôte que la providence leur avait envoyé. Lui-même, aussi souvent que ses affaires le permettaient, allait le voir, évitant par discrétion de le questionner. Le malade se rétablissait sensiblement à l'aide de bons soins qu'il recevait, et témoignait combien il en était reconnaissant.

Quand le jour fut venu où l'étranger put, pour la première fois, sortir de sa chambre, Martin l'invita à sa table qui, à cette occasion, était garnie de quelques plats de plus que de coutume.

— Nous voulons célébrer votre convalescence, dit-il à l'étranger qui, pendant son séjour, s'était fait connaître pour un homme d'un esprit cultivé et de manières très distinguées.

— Vous me comblez de trop de bontés, répondit l'étranger qui se nommait Braunberg, nom que j'ai adopté l'année dernière, et qui, pour la première fois, me donne à votre table. Vous m'avez comblé de trop de bontés, et dans ce moment je ressens plus amèrement ma pauvreté que je ne me suis senti dans la situation que vous avez faite de reconnaître les bienfaits que j'ai reçus de vous, autrement que par la plus sincère gratitude. Vous m'avez accueilli chez vous sans me connaître, sans même vous informer de moi; ma maladie, le délaissement dans lequel je me trouvais ont été mes seuls titres à votre bienveillance, et est juste que vous appreniez à qui vous l'avez prodiguée. Je suis négociant et j'étais riche jadis; mais depuis quinze ans la fortune m'a tourné le dos sans qu'il y eût de ma faute. Par la négligence de mon domestique, j'ai perdu près de ce village une somme considérable, bientôt une somme plus forte encore par la faillite d'une maison de Hambourg, enfin le reste de ma fortune, pour avoir cautionné un ami qui prit traitreusement la fuite. Depuis ces pertes, plus rien ne m'a réussi et j'ai vécu dans la pauvreté. Sur l'avis d'un de mes anciens correspondants, que celui pour lequel je m'étais porté caution était revenu des Indes avec de grandes richesses, je m'étais mis en route pour Hambourg, lorsque je tombai malade et fus si charitablement recueilli par vous.

— Vous parlez, dit le père Martin, d'une somme considérable que vous auriez perdue près de ce village. De combien était cette somme?

— Trois mille ducats renfermés dans une valise avec des hardes et du linge.

— N'avez-vous jamais publié cette perte par la voie des journaux?

— Certes. Je l'ai fait publier par la «Gazette de Francfort» et celle de Hambourg, mais sans résultat.

— Ces gazettes-là sont peu consultées chez nous. Vous-même n'avez-vous jamais vu dans les journaux l'annonce d'une valise trouvée?

— Je lisais peu de journaux, et quand j'en lisais je ne faisais attention qu'aux nouvelles qui intéressaient le commerce.

— Reconnaissez-vous votre valise si elle vous tombait sous les yeux?

— Sans doute. Elle était de drap rouge foncé, doublé de couil rayé bleu et blanc, et elle avait deux poches qu'on pouvait fermer avec des boucles de cuir jaune.

Vous aurez de mes nouvelles; jusque-là tout restera entre nos mains; seulement je vous prie de me remettre 50 ducats qui me suffiront et au delà pour le voyage de Hambourg et mon retour.

M. Braunberg ne voulut écouter aucune objection et partit effectivement le lendemain.

Trois semaines plus tard, le père Martin en reçut la lettre suivante: «On ne m'avait pas induit en erreur, l'ami pour lequel je m'étais porté caution est revenu des Indes avec une grande fortune; il s'est justifié près de moi et m'a largement indemnié. Je viens de m'associer à lui pour un commerce lucratif. Comme je suis à présent au-dessus de tous mes besoins et que je n'ai pas d'enfants, j'accepte-les donc en don pour la généreuse hospitalité que vous avez exercée envers moi. Pour échapper à vos objections et à l'excès de votre reconnaissance, je ne vous fais pas connaître le lieu de ma prochaine résidence. Adieu, vivez heureux, vous et les vôtres, comme vous le méritez; je vous salue tous de tout mon cœur, et je suis pour la vie

«Votre tout dévoué  
BRAUNBERG.»

En effet, Martin n'en entendit plus parler; mais le général Braunberg resta toujours le sujet des plus chers entretiens de cette famille qui lui devait tout son bonheur.

## UNE SOIREE

### Sainte-Hélène.

Voici quelques pages inédites du manuscrit sensationnel, trouvé dans des bouteilles, et qui provoque tant de curiosités passionnées.

«A huit heures, l'Empereur me demanda: «Bataillon de Waterloo est sur le billard; Sa Majesté a l'air de très mauvaise humeur et me dit: «Apportez-moi la situation que vous avez faite de l'armée et ce que je vous ai dicté sur les trois partis à prendre après la bataille. — Sire, Votre Majesté m'a dicté une fois une suite à «Waterloo», mais cela ne fait pas un chapitre. — Alliez cependant le chercher.»

Revenu au bout d'une demi-heure, je suis emmené par l'Empereur dans sa chambre; je lui raconte mon entrevue avec Hudson Lowe, «Ah! le vilain homme, il a grondé Penn, il a grondé le fermier.»

Sa Majesté me fait assise. Elle vient de terminer avec Bertrand la lecture de Hobhouse: «Savez-vous qu'il dit que j'aurais dû éviter de me rendre aux Anglais; Hobhouse ne sait ce qu'il dit sur les Chambres; je ne publierai pas de notes sur cet ouvrage, qui n'en vaut pas la peine. — Oui, Sire, les pièces emporteraient l'étoffe!»

L'Empereur me demande ensuite ce qu'il aurait dû faire après Waterloo. «Sire, aller aux Chambres, tout en arrivant, les haranguer, leur faire sentir que tout dépendait de l'union.»

— Oui, mais il y avait trois jours que je ne mangeais pas! J'étais très fatigué. En arrivant je suis jeté au bain et j'ai mangé. Je n'en pouvais plus! J'ai demandé les Ministres; si j'avais été aux Chambres, j'aurais été écouté avec respect, peut-être avec acclamations, et ne pouvant, d'après la Constitution, assister aux délibérations, après mon départ, tout aurait repris comme auparavant. Il fallait donc que je fusse jeté un grand nombre de députés à la rivière, que j'arrivasse aux Chambres comme Cromwell. J'aurais dit, il est vrai, faire fusiller Fouché aussitôt après mon arrivée.

C'était l'âme du parti, son jugement aurait été crié sous les fenêtres de députés auxquels j'aurais pu dire: Qui est-ce qui invoque le drapeau tricolore? C'est un homme qui a fui la France pour se réfugier chez les étrangers et qui ne doit qu'à moi son retour à Paris. Dans ce moment, il n'y a de salut que dans les hommes aimant leur patrie. J'aurais fini en demandant à épurer la Chambre et en faisant pendre sept ou huit membres, et, par-dessus tout, Fouché. Pour cela, il fallait se mettre tout à fait avec les Jacobins, répandre le sang et encore, aurais-je réussi? Je vous avais dit que j'aurais pris ce parti, si j'avais pensé que l'on pouvait réussir, mais je ne l'ai pas cru. Et alors, j'ai vu que j'allais me mettre dans le sang, et me faire abhorre. J'ai mieux aimé abdiquer en faveur de mon fils et les laisser se débrouiller eux-mêmes et leur faire voir que ce n'était pas à ma personne seule qu'on en voulait, mais bien à la France.

«A moi, il m'aurait été bien utile; il était l'âme de la coterie qui m'était opposée et il aurait persuadé toute sa clientèle de se mettre dans le parti national; oui, j'aurais dû courir aux Chambres, mais j'étais harassé, et puis, qui pouvait croire qu'elles se déclareraient aussi vite? Je ne savais pas que Lafayette allait les faire mettre en permanence. J'étais arrivé à huit heures, et à midi elles s'insurgeaient.»

«Sa Majesté fait signe en passant la main sous son menton. «Après tout, elles m'ont surpris, je ne suis qu'un homme, j'aurais pu me mettre à la tête de l'armée, qui était pour moi, et certes, tout valait mieux que de venir à Sainte-Hélène. Il y avait encore bien des espérances et les Alliés auraient changé de plan. Ils auraient, cependant, continué à dire qu'ils n'en voulaient qu'à moi. L'armée même aurait éprouvé la même influence. L'histoire me reprochera, peut-être, de m'être en sillé trop facilement; il y a un peu de pique de ma part. De Malmaison, j'ai proposé au Gouvernement provisoire de me mettre à la tête de l'armée, de tirer parti des imprudences de l'ennemi. Ses membres n'ont pas voulu; je les ai envoyés promener. C'est là qu'on peut dire que le Gouvernement provisoire a trahi la France! Car une fois que j'ai été parti, il n'y avait rien d'autre à faire que ce que l'on a fait. Ses membres, d'ailleurs, craignaient d'être rendus responsables par le Roi de ce qui arriverait, ils n'ont songé qu'à eux.»

Je suis parti trop tôt de l'île d'Elbe. Je croyais le Congrès dissous, je n'aurais pas dû créer de Chambres; il m'aurait fallu déclarer dictateur, mais on pouvait espérer que les Alliés, ne voyant appeler les Chambres, prendraient confiance en moi. Si j'avais été vainqueur, j'en serais bien moqué des Chambres... mais tout cela me met de mauvaise humeur, passons au salon.»

L'Empereur se promène quelque temps, continue la même conversation, fait demander le Menthol, me fait jouer aux échecs. Ah! Madame, que vous êtes belle! La superbe robe!... Je pense comme Gourgaud: nous aurions dû enfoncer avec l'île dans le tremblement de terre. C'est un plaisir que de mourir de compagnie.»

Sa Majesté parait, tout le repas, d'une mauvaise humeur concentrée qui, du reste, tombe sur Hudson Lowe. L'Empereur nous parle de ses premières années, de son séjour à Auxonne: coucher à 10 heures.

Mercredi 24. — Dans l'après-midi, l'Empereur me fait venir. Talleyrand ne l'a pas traité comme Fouché. En 1814, il n'était pas ministre et c'est un autre homme que le duc d'Orléans, qui n'est qu'un Figaro, un coquin. Le prince de Bénévent avait eu la confiance de son maître; Fouché, jamais. En 1815, Fouché avait noué une intrigue avec Metternich. «C'est pourquoi j'avais envoyé Fleury. J'aurais dû, des lors, faire fusiller le duc d'Orléans, mais Lafayette m'en empêcha. Talleyrand se maintiendra, c'est un homme de la Révolution, c'est un prêtre marié! Mais il est d'une grande maison et cela efface tout; voilà l'avantage de la noblesse. Ainsi va le monde! Fouché aurait dû finir plus mal. Il est vrai que ce n'est pas fini. — Mais, Sire, on reproche à M. de Talleyrand d'avoir eu de l'influence sur ce qu'on impute à crime à Votre Majesté... — Quoi, l'affaire d'Engelshofen? Bah! le Roi ne me reprocherait pas cela. Qu'est-ce qu'un homme, après tout? Ah! le Roi n'en veut pas à Talleyrand pour cela; Louis XVIII est un homme d'esprit et un fin politique. Talleyrand mourra dans son lit.»

L'Empereur me semble bien en colère contre Fouché et bien chargé à l'égard de Talleyrand. Je lui raconte les projets d'embellissements de ma chambre qu'a formés le gouverneur. «Oui, vous êtes son protégé.»

Sa Majesté me dit de monter à cheval, je la laisse, mais Elle me fait revenir à 7 heures, me fait dîner avec Elle, me parle mathématiquement, se couche, je reste encore une demi-heure avec Elle...

Le soir, après avoir dîné solitairement, l'Empereur me fait venir. Il a bu bouteille, dit-il, pour se calmer. Il trouve que Mme Bertrand est une belle femme.

«Après le 13 Vendémiaire, un matin, Lemarrois m'avertit que le fils de Mme de Beauharnais, dont le mari avait été guillotiné après avoir été général, se trouvait dans non antichambre, désirait me parler et que c'était un jeune enfant. J'alle s'enterrer; il me dit que sa mère conservait l'épée de son père, qu'on venait de désarmer les sections, qu'on avait pris cette arme et il me priait de lui la faire restituer. J'accueillis sa demande et envoyai Lemarrois avec lui à la section pour cela. Le lendemain, Mme de Beauharnais vint s'inscrire chez moi; quelques jours après, elle revint encore. Alors j'envoyai Lemarrois lui faire une visite. Il fut très bien reçu. Il me rapporta que c'était une belle femme, aimable, ayant un hôtel, j'y fis porter ma carte. Peu après elle m'invita à dîner. Je m'y trouvais avec les personnes ordinaires de sa société, le duc de Nivernois, Mme Tallien, Elle vivait, je crois même que Talma y était aussi. Elle me traita à merveille, me plaça à côté d'elle, m'apporta une femme aimable, mais très intrigante. Je l'invitai à mon tour à dîner, j'eus Barras. Enfin les choses s'arrangèrent à ce point que nous nous éprimes l'un de l'autre. Barras m'a rendu service en ce qu'il m'a conseillé de

l'épouser, assurant qu'elle tenait à l'ancien régime et au nouveau; cela me donnerait de la consistance; sa maison était la meilleure de Paris et cela m'offrirait mon nom de Corse; enfin, je serais, par cette union, tout à fait français. Hortense ne voulait pas de ce mariage, car on appelait alors les généraux épaulétaires. Eugène, lui, au contraire, le désirait. Il se voyait déjà mon aide de camp; Joséphine était alors une femme des plus agréables, elle était pleine de grâce, mais femme dans toute la force du terme, ne répondant jamais d'abord que non, pour avoir le temps de réfléchir; ensuite elle disait: Ah! oui, Monsieur. Elle mentait presque toujours, mais avec esprit; je puis dire que c'est la femme que j'ai le plus aimée. Elle me connaissait bien et me m'a jamais rien demandé pour ses enfants. Elle ne sollicitait pas d'argent, mais me faisiez des millions de dettes. Elle avait de mauvaises dents, mais était si soignée, qu'on ne s'en apercevait pas. Elle était femme à m'accompagner à l'île d'Elbe.

«Marie-Louise était l'innocence même, c'était l'opposé, elle ne mentait jamais. Elle m'aimait, voulait toujours être avec moi. Si elle avait été bien conseillée et n'avait pas eu près d'elle cette canaille de... qui, j'en conviens, était un misérable, elle serait venue avec moi; mais on lui a raconté que sa tante avait été guillotinée et les circonstances avaient été trop fortes pour elle. Et puis, son père a mis suppres d'elle ce polisson de Neipperg.»

Général Baron GOURGAUD.

## LA MODE EN JUIN.

Après les robes de soie genre tailleur nous signalerons la même façon pour les toilettes de mousseline de soie, exquises en toutes et qui sont la parure de toutes nos élégantes dans les fêtes de jour ou de soir qui se succèdent en cette saison. Courses, fêtes des fleurs, fêtes de l'aigle blanc, fête de Trianon, mariées, garden-party et tant d'autres... L'étoffe en elle-même est ravissante, souple, aérienne, se prêtant à toutes les combinaisons, appelant tous les genres de garniture pouvant ajouter à l'effet vaporeux de l'ensemble. Les impressions sur ce frêle tissu ressortent avec une netteté, une fraîcheur merveilleuse. Voici, sur un transparent de taffetas blanc une mousseline de soie blanche couverte de bouquets de fleurettes détachées de moyenne grandeur, de différents gris. Tout le haut de jupe, sur soixante centimètres environ est ajusté par des plis de lingerie allant en s'évasant afin de donner la forme plate de la jupe qui se termine en panneaux vers le bas.

Ces panneaux s'ouvrent sur des volants de mousseline de soie qui donnent beaucoup d'ampleur au bas de jupe. Panneaux et volants sont décorés d'une grecque largement dessinée par un double entre-deux de chantilly posé en clair, travail fait à la main et des plus délicats. La mousseline devant être découpée sous la dentelle, les points doivent être très rapprochés et solidement arrêtés. Le corsage en mousseline de soie à plis de lingerie est à demi décollé avec, dans le haut, une berthe décorée de deux entre-deux de chantilly, dont les proportions très gracieuses ornent légèrement le corsage et les hauts de manches. — Les berthe et volants sont montés à plis plats et non à fronces afin de fournir du tombant et du bouffant. Les manches en transparence sur le bras sont doublées d'une mousseline de soie uni. Elles s'arrêtent au-dessous du coude avec engageante de mousseline de soie rayée de deux entre-deux. Cette engageante est coupée dans un carré, les entre-deux étant rajustés en angle au point de dentelle comme pour les entre-deux de la jupe du reste.

On découpe un rond dans le milieu afin de fixer ce genre de garniture au bas de manche; le milieu de la partie plate est fixé à la couture intérieure du bras. Cet arrangement est fort joli. Il encadre le bras avec beaucoup de grâce. C'est un de ces détails qui marquent la toilette d'un sceau d'élégance.

## LES GLANES DE LA VIE.

Pour réussir, il ne faut avoir peur ni de soi ni des autres. Le souçon est l'ombre qui devance le malheur. Le caprice est un effet sans cause. Le devoir est le tyran des âmes honnêtes, il ne les laisse en repos que lorsqu'il est satisfait. De tous les feux de ce monde, il ne reste que de la cendre.

## MOT POUR RIRE

En correctionnelle... — Vous êtes accusé d'avoir endossé, au sortir du bain, des vêtements qui ne vous appartenaient pas. — Mon président, c'était dans une bonne pensée. On m'avait dit que les effets étaient sans valeur tant qu'ils n'avaient pas été endossés.

# DEPECHE

## Télégraphiques

### LE Nouveau ministère.

Circulaires aux Préfets et aux Chefs de l'Armée.

Paris, France, 24 juin.— Une circulaire adressée aux préfets dit que le nouveau cabinet a été formé pour défendre l'ordre public. Les ministres écartent toutes les questions de parti et cet exemple doit être suivi par les préfets. Il est instamment recommandé à ceux-ci de promptement informer le gouvernement de tous les actes affectant le respect dû aux institutions publiques et l'ordre public, et de se tenir prêt à agir promptement sous leur propre responsabilité.

Les préfets sont avertis aussi d'oublier le passé et de remplir leurs devoirs avec la plus grande précision. Le général marquis de Gallifet, ministre de la guerre, a envoyé aux commandants de corps d'armée la circulaire suivante: Mon cher général. J'ai été forcé à mon grand regret de quitter ma retraite et d'assumer sous les yeux du pays et de la république la responsabilité pour l'armée. Je suis grandement honoré et ne suis nullement étonné, et je vous prie de ne pas oublier que je suis également responsable pour les chefs de l'armée, de même qu'ils sont responsables envers moi de tout ce qui se passe dans leurs commandements.

Je compte conséquemment sur vous comme vous pouvez compter sur moi. DE GALLIFET.

## LE SFAX.

Paris, France, 24 juin.— Une dépêche de Brest à «La Patrie» dit que le croiseur Sfax, qui ramène Dreyfus en France, a quitté ce matin le voisinage de l'île de Madère où le commandant a trouvé des ordres envoyés de Paris.

## Travaux à Port-Arthur.

St-Petersbourg, Russie, 24 juin.— Le vice-amiral Tyrtoff, ministre de la marine de Russie, a alloué un crédit de onze millions de roubles pour des travaux de dragage et la construction de deux môles à Port-Arthur.

## Le remplacement du docteur Von Holleben.

Berlin, Allemagne, 24 juin.— La «Gazette de l'Allemagne du Nord» annonce que le docteur Munn Von Schwarzenstein, ministre d'Allemagne au Luxembourg, remplacera le docteur Von Holleben, ambassadeur d'Allemagne aux Etats-Unis, pendant ses deux mois d'absence de Washington.

## Inauguration d'une statue en Angleterre.

Londres, 24 juin.— Le très révérend Frederick Temple, D. L., archevêque de Canterbury, ancien directeur de l'école de Rugby, a inauguré aujourd'hui à Rugby, en présence d'une assemblée distinguée, une statue élevée à la mémoire de Thomas Hughes, C. C., auteur de «Tom Brown's Schooldays», de «Tom Brown et Oxford», etc., et fondateur de l'établissement anglais de Rugby, Tennessee.

## La Reine Victoria.

Londres, 24 juin.— La Reine est arrivée au château de Windsor, vendredi, après avoir passé un mois au château de Balmoral, Ecosse. Le temps favorable lui a permis de faire, chaque jour, une promenade en voiture, ce qui lui a fortifié la santé.

## Démonstrations en Espagne.

Madrid, Espagne, 24 juin.— Les démonstrations contre le budget deviennent plus fréquentes; les gendarmes ont été obligés d'intervenir dans plusieurs provinces. Le préfet a interdit une réunion qui devait avoir lieu ce soir à Madrid.

## Arrivée du transport Cleveland à San Francisco.

San Francisco, Californie, 24 juin.— Le transport américain Cleveland est arrivé aujourd'hui de Manille, par voie de Yokohama. Il n'y avait à bord que deux passagers, de ce dernier port. La traversée totale a duré quarante et un jours.

## Les américains à la cour d'Angleterre.

Londres, 24 juin.— C'était mal l'anniversaire du couronnement de la Reine Victoria, qui a eu lieu 1837. Le duc de Connaught a passé revue la garde, au palais de Buckingham. Il y avait une brillante société des princesses et les princesses, Henry White, secrétaire de l'ambassade des Etats-Unis, ainsi que Carter, de l'Etat, secrétaire, et M. Carter; le Col. S. Sumner, attaché militaire à l'ambassade; le lieutenant-colonel Carter, attaché à la marine et Mme Colwell.

## Nouvelles d'Egypte.

Le Caire, Egypte, 24 juin.— Les déclarations qui sont entrées dans les lignes anglaises disent que le Khalifa est enfermé dans une étroite vallée par les Tagalals qui sont de amis des tribus. Ces derniers s'avançant d'avoir tué 800 partisans du Khalifa, dans un engagement récent. On ne croit pas cependant que les Tagalals puissent s'emparer de la personne du Khalifa.

## Le général mexicain Lojero.

Nueva Laredo, 24 juin.— Le général Emilio Rójo, commandant du quatrième département militaire de Mexique, avec son quartier général à Matamoros, est le dernier survivant des membres de la cour maritiale qui a condamné Maximilien à être fusillé. Il est ici, en ce moment, en tournée d'inspection. C'est un des officiers supérieurs les plus éminents du Mexique. Il s'est rendu à Mexico pour subir un traitement, sa santé s'étant affaiblie. Il retourne à Matamoros en suivant la ligne du Rio Grande et l'inspecte sur sa route les postes et les forts de la frontière.

## Dans l'île de Cuba

La Havane, Cuba, 24 juin.— Deux cas de fièvre malariale parmi les soldats d'infanterie de marine ont causé des alarmes. On croyait d'abord à des cas de fièvre jaune, mais l'isolement des malades et l'enquête ont démontré qu'il ne s'agissait pas de fièvre jaune. Le quoi les soldats d'infanterie de marine et les matelots sont installés est considéré extrêmement malsain, et les médecins déclarent que les hommes devraient être installés à bord d'un navire stationné dans le port à leur intention. A l'endroit où ils se trouvent se concentrent toutes les mauvaises odeurs.

Le major E. C. Rathbone, directeur des postes, a découvert, après enquête, qu'il n'avait aucune lettre à l'adresse de Manuel Diaz, un Espagnol accusé par un juge espagnol de l'assassinat de Minnie Ross, une femme publique canadienne. Le major n'avait qu'une lettre adressée à une autre personne aux soins de Diaz. Il a remis cette lettre, après consultation, au juge, en vertu d'une loi toujours en vigueur qui établit que les lettres adressées aux criminels sont remises aux autorités.

Le major Rathbone annonce l'intention de se conformer à cette loi. A l'avenir il remettra aux autorités les lettres adressées à des individus emmisonnés. Les éleveurs sont alarmés des progrès du farcin et du charbon. Les plus grands efforts sont faits pour prévenir la propagation de ces maladies, mais des rapports continuent de leur jour l'apparition à de nouveaux points.

Senor Dolz, gouverneur civil de Pinar del Rio, a été le concours de la police rurale, a arrêté cinq malfaiteurs impliqués, suppose-t-on, dans l'affaire de Caimito. Il les mettra à la disposition des autorités de Guanajuay.

## Les recettes douanières à la Havane.

Washington, 24 juin.— Le sous-secrétaire de la guerre, M. Meikeljohn, annonce aujourd'hui que les recettes douanières à la Havane pendant le semestre finissant le 17 juin, excèdent de \$3,618 celles de toute autre semaine de 1899. Elles ont atteint le chiffre de \$202,043.

## Dépêche du général Otis.

Washington, 24 juin.— Le département de la guerre a reçu la dépêche suivante: Manille, 24 juin. Le major Brennan, du 1er Montana, est mort ce matin, à 10 heures, à Manille; il était atteint depuis neuf mois de la maladie de Bright.

## Menace de grève.

Knoxville, Tennessee, 24 juin.— Des avis éfichés dans toutes les mines des districts de Jellico et de Bryerville annoncent qu'à moins d'une acceptation avant le dix juillet, de l'augmentation d'un pour cent demandée par les mineurs une grève éclatera. Les ouvriers de ces mines appartiennent aux United Mine Workers et aux Knights of Labor. Environ mille hommes quitteraient le travail.